

ENTRETIENS

*Paradigme analytique, paradigme sensible.
Questions à Daniel Bounoux
et Serge Tisseron*

*Entretiens avec Jean-Jacques Boutaud**

*Université de Bourgogne &
Laboratoire sur l'image, les médiations et le sensible (LIMSIC)*

*Le paradigme analytique ou les limites des Lumières.
Entretien avec Daniel Bounoux¹*

Jean-Jacques Boutaud. — Dans ce numéro, nous abordons la transparence comme une figure transversale, affectant les discours, les espaces, les objets, les organisations. Est-ce un trait nouveau de notre société, voire un signe d'hypermodernité par esthétisation du social ? Faut-il d'ailleurs se placer dans un registre esthétique ?

Daniel Bounoux. — Pour moi la question de la transparence, c'est la question des Lumières ou du devenir des Lumières comme philosophie et moteur de l'histoire occidentale. L'optimisme vidéoscopique d'un regard qui peut s'étendre progressivement partout. Cet optimisme a stimulé quand même plus de deux siècles de réalisations scientifiques, avec des conséquences sur les mœurs. Les Lumières ont voulu analyser tous les recoins de la maison humaine avec bien sûr des effets positifs et des effets pervers. À l'orée du XXI^e siècle, nous sommes mieux placés pour mesurer les conséquences de ces effets pervers, et quelques dégâts liés à la prophétie des Lumières.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

L'un des effets pervers, c'est la bombe atomique, dont on célèbre le triste anniversaire, 60ans plus tard, c'est-à-dire le maximum de lumière qui

* jean-jacques.boutaud@u-bourgogne.fr

¹ Derniers ouvrages parus : 2005. *Introduction aux sciences de la communication*. Paris : La Découverte, coll. « Repères », 125 pages. — 2004 (en coll. avec Cécile Narjoux). *Commentaire inédit d'Aurélien d'Aragon*. Paris : Gallimard, coll. « Foliothèque », 244 pages. — 2001. *Le vocabulaire d'Aragon*. Paris : Ellipses, coll. « Vocabulaire des écrivains », 96 pages.

produit le maximum de morts. Là où vous avez pénétration ou accumulation de lumière, le risque augmente de déflagration, voire d'anéantissement. C'est l'ambivalence du projet même des Lumières, d'éclairage et de concentration d'éclairage, jusqu'à prétendre éclairer sur le modèle des sciences de la nature, des domaines plus pragmatiques ou d'ordre psychologique ou social. Pensons à la psychanalyse, à l'ingénierie des relations humaines, à la génétique, au cerveau, à la fécondation *in vitro*. Si l'on éclaire trop la génétique par exemple, si l'on pousse trop loin son projet analytique, on ouvre la porte à des manipulations qui conduiront à un enfer. On voit bien aujourd'hui les dangers, mortels pour notre culture et notre condition, d'une certaine pénétration scientifico-technique des domaines qui relèvent des secrets préservés de la vie. Il se crée une tension entre plus de lumière d'un côté, ce qu'il faut souhaiter, avec parfois d'excellents effets, et la préservation vitale de l'intimité, et du secret, entre les hommes.

Quelle est la part ou le rôle des médias dans ce dévoiement de l'idéal des Lumières, cet idéal de transparence ? Avec quels enjeux épistémologiques, pour les théories de communication, ou pragmatiques, pour nos activités de communication ?

Il y a toute une rhétorique aujourd'hui médiatique, des sociologues, ethnologues et psychologues notamment, qui veulent nous expliquer nos comportements, avec un vernis de discours savant qui peut s'avérer ruineux pour l'être-ensemble. Quelle poisse quand un demi-savant vient nous raconter de l'extérieur nos lapsus, notre vie sexuelle ou nos histoires de famille ! On voit très bien comment l'abus de pouvoir, la manipulation, le verbiage peuvent l'emporter sur la défense des sphères intimes et des mondes de chacun. La notion de monde propre me paraît importante, car au fond une part de l'autre reste inscrutable dans nos relations. Et il est très important que cette part demeure inscrutable. Or le monde moderne affiche de plus en plus sa prétention à scruter l'inscrutable. Rappelons, pour la communication, à quel point l'autre est secret, pour ne pas céder à un mirage de l'explication et de la mise à plat. Toute vie s'enroule et se nourrit de plis. Si l'explication, l'explicitation, consistent à mettre à plat ce tissu vivant de la vie, alors on prend le risque de tuer car le pli c'est la ressource et le lieu même du développement vital. Nos relations pragmatiques ne sont pas des relations technico-scientifiques. On ne peut pas instrumenter l'autre sur le mode de la connaissance, sur le mode scientifique et technique. On peut piloter la relation, la négocier, la traiter mais rarement la surplomber. Il y aurait beaucoup de conséquences à tirer de ce simple rappel pour la politique, l'éducation et bien sûr les médias. Cessons d'associer inconditionnellement le terme de progrès à la conquête optique du monde, extérieur et intérieur et que nous connaissons mieux qu'avant, si celle-ci doit englober les mondes propres des autres, qui doivent pour survivre à nos propres regards demeurer dans une ombre propice.

À vous entendre, l'explication repousse toujours les limites de la transparence. Faut-il saluer ce progrès, technique, scientifique, humain, ou en mesurer d'abord les dangers ?

On ne peut que noter les fantastiques progrès de l'explication, si nécessaire dans tous les domaines. C'est le modèle ou le paradigme de l'analyse. Cela veut dire décomposer en autant de parties que nécessaire : analyses mathématiques, alphabétiques, numériques... On sait à quel point le miracle de l'alphabet a été un miracle de l'analyse et du logos, mais aussi le miracle numérique, la numérisation des atomes d'actions, de décisions, de pensée, jusqu'aux fameux bits, de sorte que nos machines numériques aujourd'hui fonctionnent selon cette décomposition analytique de l'action et de la pensée. L'analyse arrose en pluie tous les domaines, tels que l'image, le son, l'action, les chiffres, les lettres. On mesure mal à quel point nous dépendons aujourd'hui de ces machines de plus en plus finement analytiques, qui explorent le tissu interstitiel des choses et s'enfoncent très loin dans la décomposition atomique des phénomènes. C'est le projet et le progrès de l'explicitation : on traite de façon toujours plus explicite ce qui auparavant était traité de façon macroscopique. Le grain des choses était moins fin. Il faut aimer ce projet, il faut le vouloir, mais en demeurant conscient que tout n'est pas explicable, séquençable. Certes on pourra toujours séquencer le génome humain avec des performances, pour les maladies génétiques par exemple, mais aussi, avec des dangers évidents de marchandisation, de manipulation. Il y a toujours un revers de la médaille, progrès d'un côté, dangers de l'autre. L'analyse n'est pas une valeur ou une vertu inconditionnellement bonne. Il faut bien sûr nourrir ce paradigme analytique de l'explicitation, avec la mise à jour de ce qui était grumeleux, mais jusqu'au point où, à force de dissoudre les grains, le socle du monde commun se délite en atomes individuels. Ce qui était vécu auparavant sur un mode holiste devient décomposable, au point de rendre le social plus froid. On sent bien qu'il y a autant de dangers que de promesses dans cette passion de l'explicitation.

On a toujours opposé la transparence au secret et à l'opacité. Mais le danger, selon vous, semble plutôt venir d'une trop grande lumière, froide et blafarde, sur les recoins de la vie et du vivant ?

Le paradigme analytique est encouragé par le monde du marché. Celui-ci veut, en face de lui, des individus libres dans un marché libre, avec une formidable force d'individuation mais aussi de séparation. Or les liens (contractuels) constitués par ce marché sont, par définition, extrêmement fragiles et éphémères. Cette broyeuse du marché agit sur les liens traditionnels, familiaux, religieux, sociaux, car si le marché échoue à fabriquer du lien, il en défait beaucoup. La question se pose d'un génie social qui ne soit pas sociotechnique : comment refaire du sens, du lien, de la communauté, de la fraternité ? Partout où l'on voit dominer la transparence on défait ce lien, on le dissout, on le ronge car le lien restera toujours quelque chose d'opaque. Toute mise en lumière se paye peut-être par une déliaison, avec le risque d'une perte de sens ou de chaleur

humaine. Or nous aimons à nous circonscrire, à perfectionner notre enveloppe comme autant de barrières ou de systèmes immunitaires redoublant notre bouclier biologique. À l'inverse, les « *blessures narcissiques* » énumérées par Freud ont constitué autant d'excentrations. En arrachant le toit de l'antique maison, Copernic avait déjà provoqué, on le sait, l'effroi métaphysique de Pascal. Cela inspire le sobre résumé de Peter Sloterdijk, que j'aime reprendre et citer : « *Le gel cosmique pénètre dans la sphère humaine par les fenêtres grandes ouvertes des Lumières* » (*Bulles*, p. 27). Un froid et un effroi escortent les progrès de la connaissance.

Sur un plan moins transcendant, les organisations cultivent aujourd'hui la transparence au nom de l'éthique, des valeurs et des principes forçant le respect. N'est-ce pas plutôt, sans mauvais jeu de mots, une cosm-éthique, qui s'évertue à maquiller une réalité condamnée au secret dans les organisations et dans tous les systèmes de décision ?

Partout où il y a organisation se détachent des formes d'autorité, car il n'y a pas d'organisation purement horizontale. Les termes mêmes de structure, organisation, système, impliquent que chaque élément ne soit et ne voit qu'une partie de l'ensemble. C'est presque une loi structurelle : partout où il y a structure et organisation, il y a une part d'inconscient – pas simplement au sens freudien. La totalité organique échappe, dans son mode de fonctionnement, à l'élément, à l'atome, à l'individu qui la compose. L'organisation structurellement suppose que l'élément organisé ne pilote pas l'ensemble, sauf s'il est au poste de commande dans une organisation très hiérarchisée et directive. Le chef, quel que soit son poste de pilotage, ne peut matériellement tout voir, tout savoir. Toute autorité engendre, au plus, des cris, et, en-deçà, des crispations, des cryptes d'opacité, à différents échelons de l'autorité qui ne jouit jamais d'un total regard de surplomb. Ajoutons, inversement, que partout où règne l'autorité persiste un certain secret. Le principe même de l'autorité, c'est d'entretenir ce secret, délibérément ou non. Ce sont précisément les recommandations de Balthazar Gracian : la bonne façon de gouverner les hommes, c'est de ne jamais tout dire, de ne pas programmer ni annoncer clairement ce qu'on va faire, de garder de se *découvrir*. Il faudrait reprendre ces maximes acérées de Gracian et les méditer dans le contexte de nos organisations actuelles, notamment le comportement ou le gouvernement des hommes liés au secret et à la dissimulation. En démocratie, nous nous vantons du paradigme inverse, faisant apparaître Gracian comme un manipulateur pervers. Mais ce paradigme nouveau est bien loin de détrôner l'ancien. À bien y regarder, on voit partout se reconstituer le modèle de Gracian. Partout où il y a pouvoir se crée une reconstitution presque fatale, sinon délibérée, du secret et de l'opacité. Le thème même de la complexité, cher à Morin, implique la non-transparence. Partout où la complexité triomphe, il y a opacité. Je crois qu'il faut poser cela comme un axiome pour les organisations. Or aujourd'hui on tente de concilier, de réconcilier ces deux paradigmes rivaux : d'une part, on assume la complexité et, d'autre part, on exige la transparence pour l'analyser et la comprendre. Toutes les boucles de rétroaction, de retour complexe d'effet sur la cause, de l'objet sur le sujet, de la sous-partie sur

l'ensemble, génèrent cette opacité. Une machine cybernétique, au sens propre du terme, est une machine non entièrement prévisible, sans aucun rapport avec un robot transparent. Bien au contraire, elle suppose qu'on introduise un degré d'imprévisibilité dans la séquence linéaire. Plus on va vers des machines intelligentes, plus on développe la non-linéarité et l'opacité des relations de cause à effet.

Nous avons peu parlé des médias. Au nom de la transparence et du droit à l'information, ils bousculent toujours plus les frontières du privé et du public, mais aussi de l'info et de l'intoxx, quitte à brouiller les frontières. Peut-on parler de dérive à ce niveau, non pas de la transparence en elle-même, mais des pratiques qui s'en réclament ?

Il est vrai qu'il y a une rhétorique du droit à l'information. Elle atteint parfois le summum de l'hypocrisie, par exemple le racolage voyeuriste de certains reportages au nom du droit à l'image. Inutile de dire aussi combien les vedettes *people* jouent avec cela et sont intéressées à laisser filtrer des bribes de leur vie privée, quitte à négocier âprement leurs droits auprès des magazines. Un jeu de calculs mais aussi de dérapages impossibles à contrôler comme le montre l'actualité de certains feuillets politico-conjugaux dont une certaine presse se délecte. Avouons que nous cédon aussi quelquefois à cette tentation lorsqu'il s'agit de voir une star dans son intimité ou de lever un voile sur sa vie privée. Avec le discours de la transparence, ce discours de la proximité constitue une autre plaie de la rhétorique moderne. On pourrait y ajouter l'authenticité comme plaie non seulement du discours médiatique mais du paradigme de la communication. Nous connaissons tous des exemples de ces reportages crapuleux et bien saignants par lesquels on nous montre des images cryptées ou "floutées", en laissant entendre que les "vraies images", originales, non retouchées, sont visibles sur Internet. La télévision joue alors son rôle de *teasing* : *teasing* de la cruauté, de la pornographie, de la catastrophe. Aux États-Unis, le premier amendement, le droit à l'information, se heurte à la possibilité réelle de produire des images sans s'exposer à des poursuites pénales. Des logiques antagonistes se creusent entre le droit à l'information qui agit au nom de la liberté, et le droit à l'image qui garantit la protection et la défense de tout citoyen, de sorte que photographier un quidam dans la rue n'est plus sans conséquences. D'autres logiques peuvent entrer en cause, par autocensure ou par pudeur. On voit combien nos médias euphémisent et aseptisent les images de morts et de sang dans les catastrophes occidentales (11-septembre ; attentats terroristes à Londres) alors que les images venues d'Afrique ou du Moyen-Orient s'étalent et se répètent dans toute leur atrocité, comme si toutes les morts ne se valaient pas.

Tous les ressorts et les ressources de la transparence semblent répondre à une fascination du direct, sur le vif, en temps réel, quitte à privilégier le document amateur ou les témoignages pris au vol. Mais le contraire est vrai aussi lorsque la transparence opère par retours : émissions réflexives, secrets d'actualité, compléments d'enquêtes, etc. ? Sous des formes très diverses, la transparence n'est-elle pas l'un des arguments majeurs de la séduction télévisée ?

Là où il y a séduction se dessine une ligne de flottaison du regard, entre le champ et le hors-champ. De même qu'un bateau a une partie immergée, au fond toute image a une partie hors-champ, et c'est aussi cela qui nous attire *dans l'image*. Si l'on montre tout, paradoxalement on montre moins. On dévoile davantage, mais on intéresse moins. On attire moins le regard et, pour finir, on séduit moins. Il faudrait réfléchir à cette *ligne de flottaison* dans plusieurs domaines. À la télévision, par exemple, on dévoile très peu le dispositif par lequel on montre : question de relief logique et de relief optique. Par définition il y a du hors-champ et du hors-cadre. Le hors-cadre de l'image mais aussi tout le hors-cadre du dispositif technique lui-même. Admettons que la télévision nous montre le monde, elle ne nous montre du même coup guère la façon dont elle s'y prend pour nous montrer ce monde et choisir ses sujets. Et même si l'on nous faisait entrer dans la salle de rédaction, il y aurait toujours des biais pour éclairer, donc nous dérober, telle facette plutôt qu'une autre. Remarque triviale, certes, mais qui nous entraîne sur la question des métaniveaux dans les échelles de la "transparence". Il y aura toujours à désirer plus d'explication, non seulement sur ce que l'on nous montre mais sur les conditions mêmes de cette monstration. Tout éclairage laisse dans l'ombre son propre dispositif d'éclairage. C'est la loi hiérarchique du *hardware* et du *software*. Le *hardware* ne peut pas faire partie du *software*, le dispositif qui permet la visée ou la visibilité ne peut pas entrer intégralement dans le champ optique. De même, on imagine mal un journal dévoiler toutes ses sources ou tous les rouages qui conduisent à son information. Je poserais donc en axiome ou en loi que toute monstration entraîne sa propre part d'ombre, voire de secret.

Sur un autre registre, mais toujours lié aux régimes de visibilité, voire d'efficacité médiatique, la transparence définit-elle, selon vous, une nouvelle ligne du discours politique ou du traitement politique de l'information ?

La transparence n'est pas souhaitable inconditionnellement. Les Lumières ne sont pas une valeur inconditionnelle. En politique, notamment, une part de la négociation demeure secrète. Florence Aubenas a été libérée, mais il est bon que l'on ne sache pas comment. Un Ministre des affaires étrangères ne peut pas être harcelé chaque jour, précisément parce que ses "affaires" ne se traitent ni dans l'urgence, ni dans la transparence. Là encore urgence et transparence agissent bien souvent comme des plaies de notre vie politique. Il est vrai qu'il y a toute une rhétorique de l'accès direct, mais ce n'est ni souhaitable ni réalisable partout et toujours. On demande à voir mille choses, mais on les voit sans les comprendre, verbes souvent antagonistes : *voir* n'implique pas

forcément ni automatiquement *comprendre*. En allant un peu plus loin, je dirai que plus on voit parfois et moins l'on comprend. Car il y a un leurre dans le visible, savamment distillé par ceux qui peuvent avoir intérêt à ce leurre. En politique, on nous concède une visibilité accessoire plus qu'on ne la garantit, sur le mode de la petite monnaie. Il faut se rappeler qu'en sciences, depuis Descartes ou Platon, ce que l'on voit relève davantage du leurre ou du piège que de la raison. Depuis que la physique est devenue mathématique, la couche visible des phénomènes représente précédemment la couche du leurre. Cela vaut également pour le monde politique et médiatique ou les enjeux d'image et de visibilité n'ont jamais été aussi importants. La vision est en général une prise de sens rapide et superficielle, sans commune mesure avec la saisie intelligente du sens. Or les médias, dans leur précipitation, se voient souvent condamnés au survol, qui favorise l'excitation rétinienne plutôt que l'intelligibilité et la saisie profonde. Le flot roulant des images ne signifie ni la visibilité, ni *a fortiori* l'intelligence des phénomènes.

S'il nous fallait conclure ?

Je reviens sur mon point de départ. Cette affaire de transparence se rattache à l'histoire et à la prophétie des Lumières, si nécessaire et, paradoxalement, si obscure, de vouloir et pouvoir éclairer l'histoire des hommes. Cette conquête optique, au sens large, s'est formidablement accélérée avec les nouvelles technologies. Inutile de commenter les avancées fantastiques, avec l'âge du numérique, dans le domaine artistique et bien sûr dans le domaine médical. Progrès merveilleux sur la conquête optique du monde intérieur et du monde extérieur, mais aussi univers de ruses, de pièges, d'opacité. J'ai préféré souligner à quel point les notions de "vie", de sphère, de clôture et d'information apparaissent ainsi étroitement corrélées : "traiter" l'information – et non pas la subir – implique une sélection, où s'exprime la liberté ou la personnalité inexpugnables du sujet qui hiérarchise celle-ci selon les échelles du direct et du différé, de l'urgent ou du négligeable (c'est-à-dire du "bruit"). Tant qu'il y a pour lui de la vie, il y a de l'information, donc de l'interprétation qui s'élabore toujours au sein d'un monde propre, à l'écart du regard dominant. Ces remarques nous rappellent que nos médias fonctionnent aussi, ou d'abord, comme des sphincters, des pare-chocs ou des pare-excitations – qu'ils nous servent, au deux sens de ce verbe, à *contenir* le réel extérieur. Pour le dire autrement, toute culture s'entend aussi comme une clôture ou une grille de sélection (informationnelle-immunitaire) ; retranché derrière ces multiples enveloppes ou barrières sécuritaires (biologiques, psychologiques, médiatiques, culturelles...), le *monde propre* de chacun demeure, en son fond, inscutable. Et c'est cela "être un sujet" : avoir des secrets – y compris pour soi-même !

Le paradigme sensible ou le prisme des émotions. Entretien avec Serge Tisseron ¹

Jean-Jacques Boutaud. — *Que vous évoque, spontanément, le terme de transparence ?*

Serge Tisseron. — Ce qui est étonnant, c'est que ce mot de transparence a été pendant longtemps péjoratif. Quand j'étais enfant et que l'on disait de quelqu'un qu'il était transparent, c'était presque une insulte suprême, pour laisser entendre qu'il n'avait pas de consistance. Si l'on fait aujourd'hui un éloge de la transparence, cela ne peut pas être un éloge de la transparence des contenus, pour dire que quelque chose, que des choses, autour de moi, de nous, auraient de la valeur parce qu'elles seraient transparentes. Donc l'éloge de la transparence est en fait un éloge de la cloison qui nous sépare des choses. Simplement, cette cloison ne doit plus être opaque mais transparente. À partir de là, il me semble, cela ne va pas vous étonner, comme je m'occupe de psychisme, qu'il y a plusieurs aspects que l'on peut développer autour de cette mythologie de la transparence, puisque pour moi il s'agit d'une mythologie. D'abord, mythologie de la transparence dans les institutions. Deuxièmement, mythologie de la transparence dans la relation à soi-même, tout ce qui englobe, pour aller vite, le développement personnel. Troisième aspect, mythologie de la transparence dans la relation aux autres. Il me semble que ces trois volets dessinent aujourd'hui ce que l'on peut véritablement appeler une mythologie de la transparence. Ce qui est important finalement ce n'est plus d'opposer ce qui est caché à ce qui est montré mais d'établir entre le caché et le montré un nouveau lien. Le caché ne s'oppose plus au montré, mais le montré mène au caché et réciproquement. On peut déjà voir en cela une idéologie de la transparence.

Si l'on suit ce premier cadrage, vous situez d'abord la transparence et la mythologie qu'elle déploie, qu'elle entretient, au niveau des institutions ?

Il me semble que cette mythologie de la transparence, c'est tout à fait une nouvelle idéologie du pouvoir. Pour aller vite, disons que jusqu'à maintenant le pouvoir nous disait : « on ne vous montre pas tout, il y a des choses que l'on ne vous montrera jamais » avec une manière paradoxale, pour le pouvoir, de dire à ses sujets, aux citoyens : « ce qui vous concerne ne vous regarde pas ». Alors qu'aujourd'hui le pouvoir utilise une autre stratégie qu'on pourrait résumer par cette phrase : « je vous montre tout et vous voyez bien que vous n'y voyez rien. ». Cette idéologie de la transparence me paraît être totalement couplée avec la vogue

¹ Derniers ouvrages parus : 2005. *Comment Hitchcock m'a guéri. Que cherchons-nous dans les images ?* Paris : Hachette, coll. « Pluriel », 175 pages. — 2005. *Vérités et mensonges de nos émotions.* Paris : Albin Michel, coll. « Essais doc. », 215 pages. — 2005. *Psychanalyse de l'image. Des premiers traits au virtuel.* Paris : Dunod, coll. « Psychismes », 222 pages.

actuelle de l'expertise, de l'expert. On nous montre, en effet, un grand nombre de choses, mais nous nous apercevons très vite que nous n'y comprenons rien : c'est crypté, complexe, trop complexe et du coup il faut faire appel à un expert. On voit cela en permanence. Le 11 septembre 2001, il y avait pléthore d'images, mais dès 6 heures de l'après-midi les plateaux étaient investis, envahis par les experts pour multiplier les angles du commentaire et donner matière à des images, en dehors de leur frappe littérale, à répétition. On voit cela aussi avec l'expertise médicale. On dit au malade : « vous pouvez voir votre dossier », mais la consultation des documents se solde toujours par : « je n'y comprends rien ». On vous renvoie au médecin de votre choix qui vous recommande à son tour à un spécialiste, pour avoir une parole d'expert. On pourrait trouver bien d'autres exemples. Cette idéologie de la transparence, en fait, déplace la question. Ce n'est plus, encore une fois, il faut faire la transparence sur ce que l'on vous cache habituellement, mais, plus subtilement, on vous montre tout et de toutes façons vous allez être obligés de faire appel à un expert pour comprendre. C'est une nouvelle logique du pouvoir qui reste toujours maître de la situation. À ceci près que le pouvoir s'annexe les experts. Il n'y a plus le pouvoir et les sujets, mais le pouvoir, les experts et les sujets. Or les experts sont plus facilement du côté du pouvoir que des sujets.

Cette idéologie de la transparence s'appuie-t-elle sur une approche raisonnée ou rationnelle des objets, des faits, des relations, ou faut-il d'abord se placer sur le plan des émotions pour comprendre les dimensions non seulement logiques mais psychologiques mises en jeu ?

Ce qui me paraît intéressant, c'est de voir qu'aujourd'hui, grâce aux médias, grâce à la télévision, les experts ne sont plus seulement des experts de la connaissance, mais des experts émotionnels. Pour la plupart des images montrées aujourd'hui, notamment au journal télévisé, le commentaire n'est plus seulement explicatif mais émotionnel. On ne dit plus, comme au temps de Peyrefitte, ministre zélé du Général de Gaulle : « voilà ce que vous devez penser de l'événement », avec le visage impassible de l'expert officiel en information. Aujourd'hui, l'expertise prend un tour émotionnel, à l'image de PPDA au *Journal* de 20 heures. Ce n'est pas un journaliste qui donne une meilleure information que d'autres, mais il trouve toujours une bonne longueur d'onde émotionnelle. Lorsqu'il rapporte quelque chose de triste, il se ferme mais pas trop ; quelque chose de gai il se libère mais juste ce qu'il faut. D'autant qu'aujourd'hui, avec l'envahissement par les images, on est censé tout voir presque en temps réel. Rappelez-vous le Tsunami. Les images arrivent à 19 heures, on vous les montre à l'état brut à 20 heures et bien sûr cela soulève des protestations en chaîne des téléspectateurs dans les jours qui suivent. On vous explique alors la nécessité non pas de produire mais de montrer au plus vite les images telles quelles. Dans le même temps, on se réfugie dans la parole d'experts, à la fois sur un plan cognitif, c'est l'invité du plateau, et sur un plan émotionnel, c'est le journaliste. Celui-ci doit exposer quotidiennement des problèmes qu'il ne connaît pas nécessairement, loin de

là, à l'aide d'un prompteur qu'il suit fidèlement, servilement, au mot et à la virgule près, faute de quoi la machine s'enraye. Mais son rôle d'expert émotionnel est très important. D'un côté, il joue la transparence frontale, voire brutale des images, de l'autre il assume son rôle capital d'expert qui donne une densité cognitive et plus encore émotionnelle à l'événement.

Vos recherches et vos publications récentes¹ vous conduisent plutôt à étudier le langage des émotions, le travail des émotions mais aussi notre travail sur nos émotions pour les rendre transparentes à nous-mêmes... avec la médiation permanente des autres. Pouvez-vous nous dire en quoi cette relation à soi constitue un deuxième aspect de cette mythologie de la transparence, après le rapport établi avec les institutions et les médias ?

L'idéologie du développement personnel se trouve partout : « soyez transparent à vous-même ». C'est-à-dire apprenez à voir en vous, apprenez à découvrir vos vraies émotions, apprenez à suivre votre cœur, à mener votre vie comme vous la sentez. Avec cette idée, présente dans mon livre, que nous aurions, à l'intérieur de nous, une petite boussole émotionnelle qui nous indique quel sens prendre. Bien évidemment, cette petite boussole émotionnelle ne va pas nous guider, ne va pas nous donner le vrai sens du monde. Mais comme le vrai sens du monde paraît, pour beaucoup, inaccessible, justement à cause de l'avalanche d'informations, cette petite boussole personnelle va au moins donner le vrai sens des événements pour soi. Cela revient à cultiver une espèce de transparence à soi-même pour se guider sur ce que l'on a l'impression de ressentir. Il faut faire passer cette idée que chacun peut identifier, retrouver sa petite fibre intérieure, être à l'écoute de soi, être transparent à soi-même. Cette disposition intérieure, cette disponibilité à soi, sont encouragés par la vulgarité des publications et de leur médiatisation, avec un goût toujours plus prononcé pour l'esthétisation. Être transparent à soi-même, c'est avoir accès à sa beauté du dedans. Je suis frappé du fait que les publicités pour cosmétiques ont complètement changé depuis quelques années. Naguère, les discours pour cosmétiques vantaient des produits faits pour cacher les rides. Chez Nivea, c'était cacher les rides ; chez les marques concurrentes, c'était éviter l'apparition des rides avec l'âge. Et puis il y a eu ce coup de pub formidable de L'Oréal « *Parce que vous le valez bien* ». En clair, faire que votre beauté du dedans puisse enfin apparaître dehors. Cette transparence idéale repose sur l'idée que je suis beau dedans et que cela ne demande qu'à être révélé à soi et aux autres. En effet, tout le monde est prêt à penser qu'il existe une beauté intérieure, même avec une apparence catastrophique. Les produits de beauté, aujourd'hui, sont lancés sur le marché avec cette idée qu'ils vont exalter cette beauté du dedans. Même si vous pensez que vous n'avez pas de potentiel, nos produits et nos techniques vont faire ressortir ce qu'il y a

¹ Tisseron, Serge, 2005, *Vérités et mensonges de nos émotions*, Paris, Albin Michel, 216 pages.

de beau en vous, ce qui vous donne de la valeur à vous-même et aux yeux des autres. On ne va pas vous changer. Personne n'a envie de changer fondamentalement, mais on va révéler le meilleur en vous, on va vous permettre de le découvrir, d'être enfin transparent à vous-même. De ce point de vue, l'idéologie de la transparence a pris le relais de l'idéologie du « Connais-toi toi-même », avec un « Sois transparent à toi-même ». Dans le « Connais-toi toi-même », il y avait encore un effort, c'était l'œuvre d'une vie. « Deviens transparent à toi-même », c'est presque comme s'il suffisait de lever une cloison. Une cloison qui existe toujours mais cesse d'être opaque et devient transparente. La mythologie de la transparence me paraît inséparable de cette mythologie de la cloison. Ce processus n'est jamais le résultat d'un long travail. Personne ne va dire : « Je travaille à être transparent ». C'est toujours un geste un peu magique.

Vous annoncez, en préambule, un troisième aspect dans l'approche de notre question : la transparence comme stratégie relationnelle. Est-ce encore le primat de l'émotion dont il faut faire le constat et l'analyse ?

J'aborderai la question à travers un exemple précis : les usages actuels d'Internet et le fait qu'Internet cultive à la fois une idéologie de la transparence et une idéologie de l'opacité. En fait, ces deux idéologies sont complémentaires dans la mesure où sur Internet on est censé dire qu'on se cache ou qu'on ne se cache pas. L'important c'est que les règles du jeu soient définies. On se souvient du scandale qui a éclaté aux États-Unis, il y a une petite année, parce qu'un psychiatre d'un certain âge se faisait passer pour une femme handicapée, utilisant Internet avec le bout de son nez. Ce psychiatre allait donc sur des sites féminins ou féministes où il entretenait des conversations intimes, d'une grande proximité émotionnelle. Beaucoup des femmes avec lesquelles il entrait en contact demandaient à la rencontrer, mais il mettait en avant son handicap pour justifier son refus. Jusqu'au jour où le scandale a éclaté. L'anonymat est tombé, le psychiatre a été démasqué sous sa véritable identité et, pour ce qui nous intéresse, les femmes se sont posées en victimes pour lui intenter un procès, au motif du non-respect de la "Net-étiquette". C'est dire comment, sur Internet, le jeu de la transparence et de l'opacité est complexe. Par exemple sur un *chat*, soit vous vous annoncez sous un pseudonyme. Dans ce cas, personne ne va vous demander d'être sincère. Mais quand vous êtes censé vous présenter, vous *dévoiler* de façon transparente, authentique, vous avez l'obligation de l'être. À ce titre, Internet me paraît intéressant parce que cela illustre combien cette idéologie de la transparence est compatible avec l'idéologie du travestissement. Ce qui importe c'est que la règle y soit clairement énoncée. Je me montre où je veux quand je veux, je me cache où je veux quand je veux. Mais dans les deux cas je dois le dire. Cette idéologie de la transparence, cette mythologie reposent sur l'idée que les gens sont sincères or il est bien évident qu'ils ne le sont pas. Beaucoup de stratégies sur Internet reviennent à ne pas être sincère, en faisant en sorte qu'on ne découvre pas que nous ne le sommes pas.

Le terme de stratégie est-il vraiment approprié dans ce petit jeu avec la transparence relationnelle sur Internet ?

Je pourrais donner un autre exemple. Actuellement, il y a un mode d'approche, de *drague* diraient les ados, qui se développe sur Internet. J'en ai parlé avec des jeunes et j'avoue que je n'aurais pas imaginé cette "intelligence" relationnelle. Lorsque l'ado en question cherche à entrer en contact avec une fille, il se présente *naturellement* comme un garçon. Il communique avec elle, lui pose des questions auxquelles elle répond de façon prudente, évasive, tout en dévoilant certains aspects de sa personnalité. Deuxième étape, l'ado retourne sur Internet, rétablit le contact et se fait passer, cette fois, pour une fille, avec toutes les ressources des informations déjà obtenues pour jouer l'empathie, la proximité relationnelle. La parole se libère, viennent les confidences. Dernière étape, le garçon peut alors reprendre son identité et faire un usage tactique de son capital d'informations, avec toutes les chances de séduire. On voit opérer ici la stratégie avec le travestissement et la transparence. Celui qui joue toujours le jeu de la transparence est en fait une proie facile pour ceux qui apprennent à en jouer et à ne pas en jouer. La *Net-etiquette* prévoit, toutefois, comme le montre le procès aux États-Unis, qu'il y ait une règle d'authenticité quand on se présente comme authentique. On observe ici quelque chose de tout à fait nouveau et qui pourrait se formuler ainsi : je me cache parce que j'ai envie de me cacher ; je me montre quand j'ai envie de me montrer. Mais j'ai droit aux deux. Voilà ce qui frappe dans la mythologie actuelle de la transparence. Elle n'est pas injonction de la transparence mais nécessité de métacommuniquer, c'est-à-dire d'énoncer la règle dont on s'inspire pour faire ce que l'on fait, au moment où on le fait.

À tous les niveaux considérés, relation à soi-même, relation aux autres, aux institutions, vous relevez avant tout les traces d'une idéologie, d'une mythologie de la transparence...

Il me semble que les trois aspects explorés ont ce point commun de construire précisément la transparence comme une mythologie. Puisque le pouvoir ne renonce pas à son pouvoir. Dans le domaine de la transparence de soi à soi, cette idéologie est totalement manipulée par la séduction publicitaire (« Parce que vous le valez bien »), par la prolifération des discours sur le développement personnel. Quant à la relation aux autres, cela relève d'une nouvelle règle, mais d'une règle qui n'exclut pas le mensonge, tout en lui donnant un cadre, comme sur Internet. On observe la même chose avec les jeux en réseau. Les joueurs jouent à travers leur "avatar", mais lorsqu'ils parlent d'eux, ils sont vraiment censés parler d'eux. Quand ils ne donnent de leur identité réelle, que ce qu'ils veulent, au moment où ils le veulent, il est exclu par la *Net-etiquette* qu'ils mentent. Mais en revanche ils ne sont pas obligés de le dire. Les nouvelles générations grandissent avec cette façon de concevoir la règle... et d'en jouer.